

# HISTO - MONS



La lettre de l'association historique de Mons-en-Barœul



LETTRE TRIMESTRIELLE - N° 35 – JANVIER 2011

*Au coin du feu... au début des années 60. A la ferme Rousselle de la Pilaterie, scène de la vie rurale : les chiens Kitty et Pompidou se tiennent au chaud sur les portes de la cuisinière, les briques réfractaires sont dans le four (pour réchauffer les lits), la cocotte qui mijote à gauche, les cafetières, la grande bassine avec la casserole au-dessus pour puiser l'eau chaude (pas de chauffe-eau !) et la bouilloire ! Le tisonnier est prêt pour ranimer les braises : le fer à repasser en fonte est sur le feu, cela voulait dire que Mme Dhénin, la lingère, était là...*  
(Photo et légende Anne-Marie Scrive-Rousselle)

Chers adhérents,

Avec toute l'équipe qui anime notre association, et au nom du conseil d'administration, je vous présente mes meilleurs vœux pour 2011. Cette année marque le point de départ d'une deuxième décennie pour l'association, et nous espérons qu'avec votre participation nous pourrions à travers nos parutions et expositions répondre à vos attentes pour tenter de remémorer la vie d'autrefois dans notre commune. Vous êtes nombreux à nous apporter votre soutien en nous prêtant des documents et photos, ce dont nous vous remercions. En raison de la rénovation urbaine, certains quartiers de la ville, vont changer prochainement. Pensez à prendre des photos avant qu'ils ne soient modifiés et apportez-les nous. Elles enrichiront nos archives du futur... Merci d'avance, cordialement,

Annie Beurenaud,

Présidente de l'Association Historique de Mons-en-Barœul.

**ACTIVITES** du dernier trimestre 2010 :

- participation au Forum des Associations
- le personnel des « Papillons Blancs » ainsi que des étudiants de Lille III, ont découvert le fort, lors de visites guidées privées.

**A VOS AGENDAS :**

- **10 ans de l'Association, exposition** les 19 et 20 mars 2011 : **Rétrospective à La Terrasse, au fort.** (En raison de l'indisponibilité de la salle municipale, cette manifestation avait été reportée).

- le 19 mars : **assemblée générale** (salle de projection du fort) suivie **d'un goûter « anniversaire » à La Terrasse.** (Rappel : seuls les adhérents à jour de leur cotisation pourront participer au vote, règlement mi-janvier dernier délai).

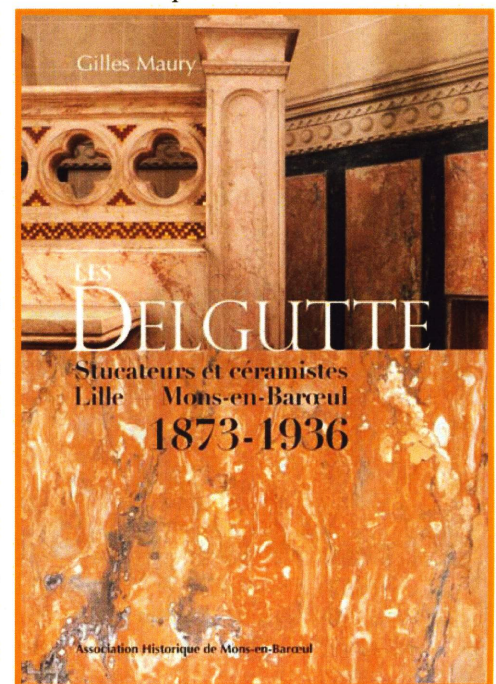
- le 20 mars après-midi, **conférence.**

- durant ces deux journées, un exemplaire de l'ouvrage :

« **Les Delgutte, stucateurs et céramistes, Lille-Mons-en-Barœul** », écrit par Gilles Maury, sera présenté et consultable, aux fins d'éventuelles souscriptions.

*Une invitation précisant le programme de ces journées vous parviendra prochainement.*

- les dimanches 6 février, 6 mars et 3 avril, à 10h visites guidées gratuites du fort.



# Un prince déchu (1<sup>ère</sup> partie)

Se nommer soi-même « Prince », vous paraît peut-être prétentieux... mais le mot prince, n'a pas ici le sens de « l'Aiglon » fils d'empereur ou « Prince charmant » de Cendrillon, ou même de ces princes de légendes, qui ont bercé notre enfance, comme le « Petit prince » ou le « Prince Eric ».

Non... il faut ici entendre le mot « Prince » comme l'employait mon grand-père Georges Maquet : « Maurice est vraiment le prince du cassoulet, ou, Philippe est le prince du volant, regardez ces beaux fruits, mon jardinier est le prince des jardins ».



*Derrière la maison, le jardin en pente  
bordé par la rue Jeanne d'Arc.  
Aquarelle d'Angette Maquet vers 1920.*

**J'avais 10 ans. Mon règne commença au retour de l'évacuation en 1940.**

Après la tempête de l'évacuation, la débâcle, la stupeur de la défaite, l'occupation, le retour chaotique dans les débris de l'armée française, notre petite colonie familiale reprit possession de la grande maison de mes grands-parents, 32 rue Rollin. Maison délabrée, pillée, par le passage des trois armées : française, anglaise et allemande. Le jardin, de plus d'un hectare, composé de trois grandes pelouses, d'un potager, d'un verger, un tennis et d'un bois, aux grands arbres, était aussi dévasté, saccagé... par cent chevaux... avait rapporté le voisin !

Je dois avouer ici que les enfants que nous étions, n'étaients pas tellement concernés par tous ces événements, nous étions plutôt des figurants, suivant bravement et docilement les pérégrinations de ces moments troublés, et d'angoisses, théâtre de guerre et de chaos pour adultes.

Pour aller à la découverte de ce nouveau monde chaotique, mystérieux et surprenant qu'était cette grande maison en désordre et cet immense jardin sans limites, je fondais immédiatement avec mes frères une sorte de corps expéditionnaire, dont la mission était la découverte et le recensement de notre nouveau territoire. Pour marquer notre engagement je fabriquais des insignes à l'aide du catalogue des « Armes et cycles de Saint Etienne » à la page des accessoires de voyage, je découpais avec soin trois casques coloniaux, en me réservant le plus beau...genre Armée des Indes, que l'on voit dans « La maison à vapeur » de Jules Verne, je les contre-collais d'un carton fort muni d'une épingle de nourrice, puis dessinais le sigle « E&D », c'est-à-dire : Exploration et Découverte. Munis de ces insignes nous parcourions la maison, de la cave au grenier, visitant les endroits les plus secrets, comme le « Trou à robes », la chaufferie, la buanderie, et la cave du jardinier. Seuls les appartements de mes grands-parents, le bureau de grand-père, la cave à vin, nous échappèrent.

L'immense jardin, le potager, le verger, le tennis, le bois, le bûcher, la salle de la pompe, le chenil, le fumier, nous demandèrent plusieurs jours de prise de possession. Bientôt, je commençais des incursions dans les propriétés voisines, j'explorais le bois des Gras qui avait été creusé de tranchées en zigzag, par la « défense passive » et plus loin encore, jusqu'au calvaire, centre du grand parc du château Decoster.

**Comme tous les enfants de guerre, nous jouions à la guerre.**

Après la conquête par le corps expéditionnaire, nous avons partagé ces territoires, qui devinrent le théâtre de batailles sans fin, à coup d'épées de bois ou de boulettes de terre. Dans un placard oublié du garage, nous avons trouvé un casque allemand, un français de 14, des masques à gaz distribués pendant la « drôle de guerre » en 39 et toutes sortes de courroies de cuir et d'autres oripeaux, boucliers de couvercle de lessiveuses, pouvant nous donner l'allure militaire.

Ces joutes belliqueuses étaient, d'un commun accord régies par des lois bien définies, par exemple : une trêve était décidée pour la construction de barricades de fortins, ou murailles de défense, les alliances devaient être établies avant les confrontations, tout projectile autre que de la terre était banni, une blessure arrêtait immédiatement les hostilités, s'il s'agissait d'une épopée moyenâgeuse, le combat ne pouvait se faire qu'à l'épée dont j'étais le fabriquant. Une autre variante était de jouer à « Jim Boum ».

Ce jeu consistait à imiter le plus fidèlement possible Jim Boum, le héros d'une bande dessinée de « Cœurs Vaillants » d'avant-guerre, sorte de mélange de cow-boy et de parachutiste, qui n'évoluait que dans les forêts vierges, menacé par des peuplades sauvages et sanguinaires, excitées par des sorciers effrayants, ou abordant des cités perdues, peuplées de dinosaures et ptérodactyles monstrueux.

Pour bien incarner ce personnage, il fallait courir penché par la force centrifuge, un bras levé dans la direction de l'action, un autre traînant derrière, armé d'un fusil très court, genre « Winchester »... Pour regarder l'horizon, ce personnage devait avoir une main en protège-soleil au-dessus des yeux, l'autre sur la hanche et un pied posé sur un petit promontoire.

Après les explorations, les batailles et les conquêtes, les incursions en jardin étranger, bien d'autres époques suivirent.

### **L'époque des cachettes et des trésors.**

Les filles ayant trouvé une petite statue de la Vierge ou d'anges gardiens (dont la maison était pleine)... se mirent à creuser des petites chapelles souterraines et secrètes, qu'elles décoraient de petites bougies, de verroteries, de papier d'argent en prenant des airs de vestales, de comploteurs initiés, camouflant, tous les soirs, sous une motte d'herbe, ces occultes lieux de culte.

A notre tour nous creusions de petites cavernes aux trésors, mais plus païennes : modèle réduit de celle d'Ali Baba ou de la cassette d'Harpagon. Nous y cachions des pièces de monnaie périmées, trouvées dans la terre, des scories de charbon qui avaient pris des allures d'étranges bijoux métalliques, des billes de verre aux filaments de couleur, de petits crânes d'oiseaux complètement blanchis. Ce plaisir de cacher son bien nous amena naturellement à l'envie de faire fortune.

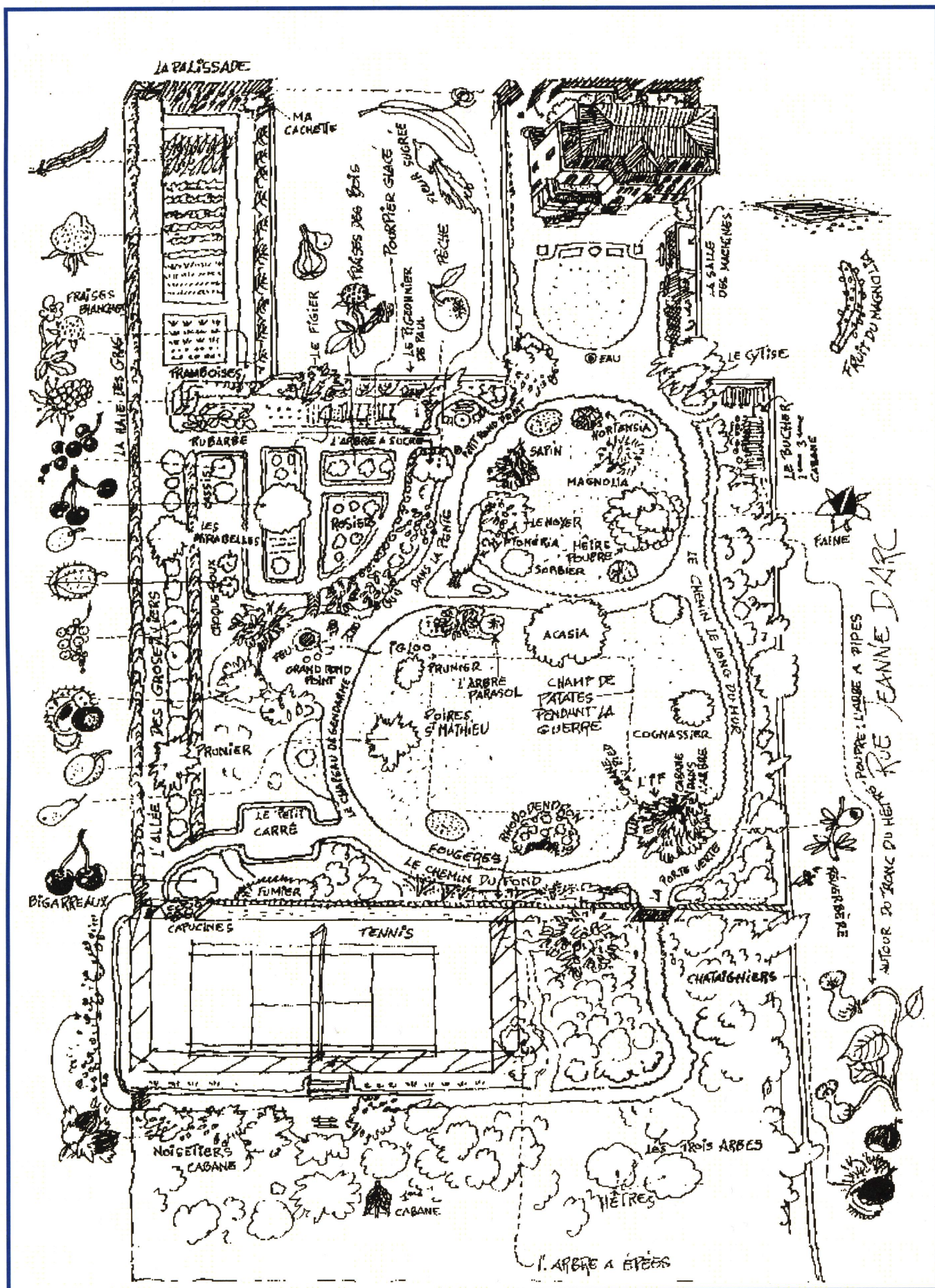
### **Ce fut l'époque des marchands.**

Mon frère Yves fabriqua des billets de banque, grosses et petites coupures, et devint naturellement banquier, moi qui aimais travailler la gadoue, la bouillasse, je devins potier, mon plus jeune frère François, à l'aide d'un chariot devint taxi, ma sœur aînée, Annie consentit à participer à nos jeux et avec ses cousines et amies, Nicole et Francine Maquet, Colette et Brigitte Ghesquières, Brigitte Decoster, Claire-Marie Herremann se partagèrent : le restaurant, où les pétales de magnolia remplacèrent les tranches de jambon, la boulangerie, la pâtisserie, une bijouterie et autres commerces futiles.

### **Il fallut des locaux à toutes ces activités, ce qui déclencha une époque importante de mon règne : les cabanes.**

Cela commença par de très primitifs abris, sorte de tentes canadiennes de branchages, de feuilles mortes, puis des constructions plus élaborées, certaines avorteront, trop ambitieuses ! Je construisis même un igloo, à la manière de Jo et Zette dans la BD « Destination New-York », pendant les terribles hivers 42-43 où nous étions transis de froid dans cette grande maison inchauffable où l'atmosphère était tour à tour chaleureuse et d'entre-aide, ou lourde de querelles d'opinion : De Gaulle... Pétain... Par ces grands froids la grande pelouse inondée des Decoster devint une merveilleuse patinoire, on y voyait des couples élégants patiner se tenant par la main. Nous les enfants sur nos semelles de bois, faisons des glissades interminables.

Mais la construction qui fut le Versailles de mon règne c'est la « cabane de l'arbre ». Sur deux branches en « V » j'installais une plate-forme, faite d'énormes quantités de branches et de terre que je montais peu à peu, en ayant enfilé un vieux tablier noir d'école, mis en forme de poche... Aux quatre coins, les montants supportaient la toiture de fougères, puis, s'installèrent des balustrades et autres aménagements, il y eut même une cheminée et du feu, un éclairage électrique à piles... un poste à galène. On y dormit même, bercés par le balancement de l'arbre.





**Alfred Herman, jardinier de  
beaucoup de jardins de Mons.**

*Peint par l'artiste monsoise,  
Marie-Thérèse Vandaele.*

Cette terrasse couverte et suspendue fut un poste d'observation parfait, servit à mille jeux, et surtout, à une nouvelle activité « la P.P.P. ». De la cabane devenue un porte-avion partaient les forteresses volantes que nous étions, chacun son tour, pour un raid, à travers le jardin. La P.P.P. c'est à dire : Poire...Pêche ...Prune... J'étais « Poire » mes deux frères respectivement « Pêche » et « Prune ».

Chacun, à son tour devait récupérer (on ne disait pas le mot voler !) son fruit de référence, comme un pilote partant pour une mission périlleuse, évitant l'ennemi, c'est-à-dire notre grand-père, Georges Maquet, le jardinier Monsieur Herman, son grand fils Rémy, ou tout autre adulte, et regagner la base, récompensé par la dégustation de son fruit souvent pas mûr, faisant mine de se régaler, pour donner aux autres l'envie de repartir pour une nouvelle mission, dont le parcours tracé par l'état-major, afin d'éviter les dangers des chasseurs ennemis qui rôdaient.

Notre grand-père faisait partie de la « Conférence St Vincent de Paul », association d'aide et de secours, qui organisait, en ces temps de disette « le dîner des vieux » à l'aide de dons de nourriture, stockée dans une cave de la maison fermée à clef. En imitation de ces « dîners des vieux » nous inaugurons à notre tour, le « dîner des jeunes ». La cabane fut le lieu de ces merveilleuses agapes, horribles repas, faits de merles mal plumés, mal cuits, que nous avons appris à dénicher avec nos voisins de jardin, encore plus hommes des bois que nous, les fils de Julien Gras : Francis, Joseph et Bernard et leur petit cousin Emmanuel. Ces ripailles étaient suivies de sucreries et de biscuits, petits larcins conservés dans une boîte, qui leur donnait très vite un goût de moisi et de fer, le tout arrosé de « Frénette », boisson tirée de feuilles de frêne, fabriquée par nos fameux voisins, toujours pleins de ressources... Après ce festin, nous fumions un cigare de pétales de roses séchées, roulées dans du papier journal.

Je lisais à l'époque « Caraban le têtù » de Jules Verne, qui me donna l'idée de fabriquer (en terre glaise équipée d'un tuyau de gaz), un « Narguilé » bourré évidemment de pétales de roses séchées, que je fumais, dans la cabane de l'arbre comme Caraban dans son Kiosque de la Corne d'or à Constantinople, méditant sur les folies du monde. Installé dans cette nacelle oscillante, j'étais suivant le temps, suivant le vent, tour à tour : le capitaine Némò devant le hublot du Nautilus, Wilbur Wright à bord du Flyer ou Louis Blériot pilotant son avion vers Douvres, le major X visitant les Indes anglaises, à la terrasse de la maison à vapeur, le grand Meaulnes s'enfuyant de l'école, dans la charrette familiale, vers le château de la fête étrange ou accoué au bastingage de l'invincible Albatros de Robur le conquérant, et aussi l'ingénieur Smith, sur l'île mystérieuse, à la fenêtre triangulaire de « Granit House ».

Après tous ces événements : la déroute, l'évacuation, l'occupation, le rationnement, les bombardements presque quotidiens, le froid, l'absence des prisonniers ... la vie, malgré tout, reprenait peu à peu. On nous mit à l'école St Honoré, rue Florimond-Delemer, puis dans un collège en ville, où je commençais ma chaotique vie scolaire...que des migraines incessantes me permettaient de vivre en pointillés, et continuer ma vie de cabanes et d'homme des bois, de fabricant d'épées, de poteries, de poste à galène, de lecteur de Jules Verne, d'Alexandre Dumas père et fils, de Signes de Piste et de Bibi Fricotin. Je devorais aussi des années entières de revues du temps de la jeunesse de ma mère « La Semaine de Suzette ».

Une nouvelle qui me laissa tout d'abord complètement indifférent, nous arriva : nos cousins, famille de Georges Maquet fils avec ses 7 enfants, étaient de retour après leur évacuation devant l'avance allemande, et après un long séjour en « France Libre » revenaient au sein de la famille. Nous devions leur laisser la place dans la grande maison, car la leur à St Maurice, était réquisitionnée par l'occupant.

## CHARLES ET LA BOULANGÈRE

Dans les années 1870, les villageois Henri-Désiré-Joseph Déchirot et son épouse Séraphine-Joséphine Parent, habitent rue de Lannoy (Faidherbe) à Mons en Barœul. Lui chauffeur, elle mère au foyer, comme beaucoup de couples de l'époque, ils ont de nombreux enfants. La vie est dure et les longues marches sont les seuls moyens de se déplacer pour la plupart des habitants.

Depuis 1887, Séraphine Déchirot s'approvisionne à la boulangerie de Druon Lamant située rue Victor Hugo, à l'angle de la rue Colbert, face à l'actuel débit de tabacs. Comme d'habitude, elle y envoie son petit Charles qui descend régulièrement dans le fournil pour dire bonjour et observer le maître du pain en plein travail. Il a aussi remarqué la statuette représentant Saint-Antoine de Padoue, placée dans une niche à côté du four.

En 1890, la boulangère en servant le pain au gamin de 10 ans, déclare : «Tu diras à ta mère que dans ton quartier, un cabaret va être vendu et qu'il y a des sous à se faire». De retour à la maison, l'enfant répète les paroles de la commerçante à sa mère qui lui répond : « Je voudrais bien, mais on n'a pas d'argent ».

La fois suivante, Charles informe la boulangère de la réplique maternelle. « Dis-lui que ce n'est rien, lui rétorque-t-elle, je lui prêterai les sous ».

L'affaire se conclut et c'est ainsi que les époux Déchirot, parents du petit Charles, reprennent à la veuve Clémentine Loridan -qui l'avait tenu avec son mari Louis depuis 1866- le café sis au 31 rue Faidherbe, dénommé « *Au Petit Tapis* » pour sa clientèle de joueurs de cartes.

A l'époque, les jeux traditionnels que l'on trouvait dans les estaminets avaient beaucoup de succès. Derrière le débit de boissons, il y avait même un bourloir en plein air qui existera jusqu'en 1945/46.

### *La coupe du tournoi de bourle*



*Assis à table versant la mesure de bière, le cabaretier Henri Déchirot et son chien « Désiré ».  
A sa gauche ses fils Edouard et Désiré. A droite en costume et chapeau melon, les responsables du tournoi.  
Debout à droite, avec les mains croisées, son épouse Séraphine et sa fille Germaine au second plan.*



On venait de loin pour faire la fête et danser dans ce lieu de convivialité. Cet établissement possédait déjà un piano mécanique que l'on remontait à l'aide d'une manivelle. Il aurait été le premier à avoir un tel instrument, avant ses confrères monsois « Au Trocadéro » et « A l'entrée du Fort ».

*Photo de gauche, l'entrée du café avec le commis-boucher. On peut y lire sur l'imposte, l'inscription « Au petit tapis tenu par D<sup>r</sup> Déchirot ». A droite, Flore, sa fille aînée.*

En 1921, Séraphine devenue veuve est encore tenancière. En 1922, la relève est assurée par son beau-fils, Jules Soens. Comme ce dernier travaille à la Compagnie de Fives-Lille, c'est son épouse Germaine Déchirot qui tient le commerce.

*Photo de droite, Jules Soens et son épouse Germaine.*



En 1936, Germaine devenue veuve se remarie avec Irénée Forêt et continuera d'exploiter le fonds jusqu'en 1966. Elle aura tenu l'établissement pendant 45 ans et la famille Déchirot durant 77 ans.



*Le bâtiment finira muré et abattu en 1974.*



C'est Georges Vandenhende, fils du marchand de charbons à Mons en Barœul (voir Histo-Mons n° 32) qui rachète la propriété en 1969. Il y installera un superbe garage « Renault » inauguré en mai 1975.



En 1960, un magasin d'alimentation générale « Les Coopérateurs » ouvrira rue Victor Hugo à l'emplacement de l'ancienne boulangerie de Druon Lamant. Les gérants, M. et Mme Chochois avaient retrouvé dans la cave, l'ancien four de boulanger et la statuette dans la niche voisine. Ce commerce cessera en 1987.

Par le fait du hasard, ou peut être grâce à Saint-Antoine de Padoue ... Mme Chochois née Marie-Claire Déchirot, n'est autre que la petite-fille de Charles, le

garçonnet par qui commence ce récit anecdotique. Après avoir travaillé aux Mines de Courrières jusqu'en février 1906 et échappé à la terrible catastrophe, Charles fera carrière à la compagnie E.L.R.T. comme mécanicien-conducteur de « Mongy » et même du « Petit-Mongy » qui desservait les quartiers de la Chapelle d'Elocques et la Guinguette.



*Pour pérenniser cette historiette locale, M. et Mme Chochois ont eu la gentillesse de faire don de la statuette à l'Association Historique.*  
(photo de droite)



*Une rarissime bourle en gaïac (bois très dur d'Amérique centrale), datée de 1872 et seul vestige du cabaret, a été offerte par Charles Déchirot fils du petit Charles.*  
(photo de gauche)

**Ces deux objets sont exposés dans une vitrine du local de l'Association.**

*Association Historique de Mons en Barœul*

*Texte Francis Clabaux, René Desmytter*

*Photos Marie-Claire Chochois-Déchirot, Georges Vandenhende, concours de Francis Clabaux*

*Mise en page Annie Delatte-Regolle*